



Isabelle Lévesque

Le fleuve révèle

Ma route est d'un pays où vivre me déchire...
de Serge Airoldi (Fario, 2014)

Tout part d'une rêverie née du fleuve. Pareil aux « *carrefours* » chers à Yves Bonnefoy, on peut lire dans son cours « *des égarements, des lignes contraires* ». Ainsi débute *Ma route est d'un pays où vivre me déchire...*¹ : danse secrète de l'eau sur un nouveau chemin.

En jeu, de longues phrases qui dessinent un paysage impossible, en mouvement jusque dans ses creux et failles ; cohérent cependant car il rassemble les temps : passé et présent en boucle fertile, le fleuve révèle (réveille) les blessures, nous laissant en alerte et nous poussant vers de nouvelles rives.

Et, sur la page, le creux inscrit dans une ligne qui ne va pas à son terme, un groupe nominal démenti ou souligné, rejeté, échoué (« *la civilisation* » isolée sur une ligne...). Ce que le poète envisage alors, c'est la matière de la toile (« *pâte* », « *épaisseur* »), les couleurs, certaines dégradées, autant de supports pour l'analyse logique puis l'échappée furieuse du rêve qui ne connaît pas de limites (ou celles de l'ailleurs). Ce fleuve se fonde cependant sur une origine, « *indique une provenance, l'autre vie, l'autre rive des hommes* ».

L'histoire apparaît dans le déroulement chronologique des modes (« *hommes en pourpoint, gantés, barbus* ») des marques du labeur (« *les mains fortes de la campagne, tordues, rougies par un effort ancien* »), quelque chose subsistant en trace sur les toiles, « *avec les allures d'une modernité qui ne cache rien, au contraire, qui souligne ce qui ne veut plus être dit, accompli* ».

La rive est celle d'un passé où s'accumulent les « *jarres* » d'un temps très ancien, elle est aussi celle des oracles (le nom du lieu comme un signe, « *un horizon, une évidence* »). Ce fleuve sera recomposé dans la mémoire, comme celui des peintres, il ira vers la mer, « *toutes ces mers* », « *ces territoires* » ouvrant de « *nouvelles partances* ». Or sur ces perspectives, le « *danger* » : « *recevoir le paysage comme un linceul humide qui étoufferait les voies de la respiration* ».

Au cœur de ses perceptions, le narrateur poète nous dit qu'à quatre ans, il a découvert en prenant l'ascenseur de la Tour Eiffel ce qu'est un « *paysage frappant* » (« *je ne sais pas encore que ce que je vois est une peinture* »).

Passage par des paysages, fascination pour les marais marécageux des barthes de l'Adour, « *espace du reflux, du clair monde* », estran fluvial où paissent les poneys landais.

Les paysages vus évoquent des poèmes ou des tableaux. En tête ce paysage romain, peint par Nicolas Poussin, dans lequel Orphée chante pour son public ravi. Si l'on observe bien le tableau, on aperçoit le serpent caché dans l'herbe qui pique Eurydice. Fatalement se noue le destin. Pour Serge Airoldi, les paysages sont toujours habités et l'histoire du lieu lisible.

D'un seul mouvement, se rendre. Mots latins renoués aux sensations perçues dans les toiles (« *lux* »), langues romanes pour une couleur (« *sfumato* »), l'océan (« *la mar grana* »). Les mots précis, qu'ils soient d'une autre langue, ou qu'ils soufflent, depuis le cœur des forêts, l'unique assertion possible, celle du nom *barthe* (le travail sur le mythe a-t-il fixé l'homonymie fascinante du nom propre et du nom commun en la mémoire poétique, qui écrit ?) se répète et se diffracte dans le texte. Impression forte à fixer, mais elle revient enrichie de l'expérience de « *ce long empire des eaux, marchant dans l'espace terraqué* ».

Derrière elle, l'*arrière-pays* d'Yves Bonnefoy, ce fond vierge et précis qui occupe toujours l'espace du rêve ou le génère. Le premier plan doublé d'une faille, l'échappée forcément révélée au détail que l'on perçoit enfin comme l'attrait d'une terre neuve. « *Y aller* », l'anaphore est dite. Mot d'ordre où le mouvement ne cesse, engendré par la peinture et le paysage indissociés. Nécessité, le comble. Les noms sont liés à ce qu'ils désignent « *terre-des-eaux* », elle inonde la langue, le champ lexical calqué sur la réalité du terrain où se confondent les couleurs bien réelles de la toile et celles que le narrateur pèlerin rencontre. Faune perçue par un narrateur dont l'éveil garantit la présence au monde : « *y aller* », c'est regarder : « *les canards siffleurs* », « *les aigrettes* », « *les bécasses des marais* », « *les cigognes* », « *les spatules* », « *les courlis cendrés* », « *les sarcelles* »... Ce regard est lié à la musique et au fleuve qui initie le temps de l'observation, celui du début du livre et d'une naissance (sur le sable, égrené, d'un commencement fragile, se fonder – au regard du « *bleu céleste fait pour Poussin* »).

Les voyages évoqués sont multiples (coulée d'un fleuve, temps compté des lieux traversés) : Causse Méjean, Maroc, mont Ventoux, Espagne, Patagonie... Partout des peintres, des écrivains, des poètes, des hommes et des femmes désignés par leur nom, ou plus souvent leur prénom. Ce livre est fraternel.

Serge Airoldi songe, devant l'océan, au voyage de Magellan découvrant la Patagonie, il nous donne les noms de ses compagnons. Pas d'anonymes. Tous ont vécu et souffert. Et puis voici Lydie, qui peint l'inquiétude, le cuisinier Alex, qui tua un agneau, Nicolas de Staël, dont on ne peut oublier, devant le bleu de ses tableaux, le suicide, Marcel Saint-Martin, le poète-peintre de la Chalosse qui vient de mourir et dont les biens vont être dispersés par un odieux *liquidateur*, et puis Jean, rescapé de déportation aux horribles souvenirs...

Devant le paysage landais du village de Meilhan, on ne peut oublier le massacre de soixante-seize résistants par des soldats allemands.

Face au malheur humain, le poète garde sa conscience sociale et politique : « *j'entends le chaos aux usines et j'attends que les rois et les reines soient enfin repus aux fêtes galantes, noyés dans les alcools fins et les mets.* »

Alors oui, aimer le monde, la vie, en être.

¹ Titre emprunté à Edmond-Henri Crisinel.